

Antoine Blondin, un paladin au XX^e siècle

Antoine de Chantérac

Le Figaro, n° 22308, samedi 30 avril-dimanche 1er mai 2016

Le Cercle d'un poète disparu

Il flotte dans l'air comme une nostalgie d'Antoine Blondin. À l'approche des 25 ans de sa disparition – le 7 juin prochain –, ses amis ont déjà mis le couvert. Des livres lui rendent hommage*, un documentaire sera diffusé lors du Tour de France pour célébrer celui dont les chroniques dans *L'Équipe* atteignirent des sommets. Les convives ne seront pas très nombreux. L'auteur des *Enfants du Bon Dieu*, de *Monsieur Jadis* ou d'*Un singe en hiver* n'a jamais figuré dans les programmes officiels. Trop imprévisible, trop léger, trop dissipé, celui que Bernard Frank qualifia avec quelques autres de « hussard » avait une fâcheuse tendance à se moquer des professeurs qui prenaient l'existence trop au sérieux.

Il faut « *regarder les choses en farce* », plaidait-il. Il préférerait l'amitié aux honneurs, le panache à l'ambition, l'insouciance à la raison. Il écrivait pour recoudre les morceaux d'une vie sourdement partie en lambeaux : « Très vite, confie-t-il, il *m'est apparu que je serais moins un romancier d'aventures que de mésaventures.* » Sa prose est pleine d'élégance, de fantaisie, de pirouettes. Jouant avec les mots, il polit ses phrases comme du verre, laissant entrevoir en transparence, sous la buée de l'ironie, des tragédies intimes. Il jongle avec la douleur, parle avec tendresse aux paysages. Ce sont des compagnons de (dé)route : « *Un arbre étriqué, les branches levées comme d'un vieillard qui se peigne, ramenait ses mèches parcimonieuses d'un seul côté de la lumière.* »

Resté aussi maigre que son œuvre, il promène entre ses lignes sa tristesse « *farceuse* », son désespoir « allègre ». De tous ses romans s'échappe, comme d'une fenêtre grande ouverte, une poignante et souriante mélancolie. S'il aperçoit le bonheur, c'est qu'il est déjà en train de s'enfuir : « *Après la Seconde Guerre mondiale, les trains recommencèrent à rouler. J'en profitais pour quitter ma femme et mes enfants.* » Il distribue les images comme des fleurs, mais ne peut s'empêcher de les disperser. C'est un gamin à qui l'existence a volé ses jouets. À l'égal d'Henri Calet, auteur qu'il affectionnait, il aurait pu s'exclamer : « *Ne me secouez pas, je suis plein de larmes.* » Ces larmes furent la seule eau qu'il accepta de mettre dans son vin. Vingt-cinq ans après, par un juste retour des choses, son œuvre s'est bonifiée.

Bertrand de Saint Vincent

* – *Un paladin au XX^e siècle*, d'Alain de Chantérac

– *Le Monde (imaginaire) d'Antoine Blondin*, d'Alain Cresclucci.

Présent, n° 8612, samedi 21 mai 2016

On l'attendait depuis des années, ce livre d'Alain de Chantérac. Tout entier habité par sa passion blondinesque, il nous le promettait pour la fin de l'année... pour la fin de chaque année... Mais ne boudons pas notre plaisir. Chantérac est arrivé aux termes de cette ambition : dresser à sa façon le portrait affectueux de celui qu'il décrit comme « *un paladin au XX^e siècle* ».

Disons-le tout net : ce livre ne nous apprendra rien de vraiment nouveau sur l'auteur de *Monsieur Jadis*. Mais après tout, est-ce cela qu'on attendait ? Sa biographie a déjà été écrite par d'autres (Alain Cresciucci). Pierre Assouline a su le faire parler. Et ses amis du Tour de France ou du tour des bistrots parisiens ont témoigné (Yvan Audouard, Jean Cormier, Denis Lalanne, Geneviève Dormann...). Mais Blondin, c'est comme Céline, c'est comme Hergé ou Léon Daudet : on est toujours content de croiser sa route dans un livre, d'entendre à nouveau compter une anecdote à son sujet, que l'on avait oubliée. Blondin avait une capacité étonnante à transformer les banalités – pour ne pas dire le scabreux – du quotidien, et leur donner ou leur restituer leur dimension épique. Et c'est en cela précisément que Blondin est grand.

Prenez *Un Singe en hiver*. De quoi s'agit-il ? De la fuite d'un ivrogne devant ses responsabilités d'adulte, de père ? Oui, si l'on veut. Mais lisez le livre, voyez le film qui en a été tiré (l'un des rares cas où le film tiré d'une œuvre littéraire la sert formidablement, avec Gabin et Belmondo). *Un singe en hiver* nous raconte bien autre chose. Sur l'Indochine... sur l'amitié... sur la solitude... la vie, l'amour, l'alcool, bien entendu, la mort...

Chantérac nous conduit donc, par différents chemins de traverse, à la recherche de ce grand frère désespéré. Il nous raconte l'amitié avec Brigneau, dans l'après-guerre de l'épuration, l'affaire dite des « hussards », invention qui se voulait hostile, de Bernard Frank, dans la revue de Sartre, mais qui fit la notoriété et le succès de ces quatre écrivains : Blondin, Nimier, Laurent et Déon.

Et puis il y a le sport : Antoine et le journal *L'Equipe*. Blondin aura donc couvert le Tour de France à 28 reprises, pendant 28 années, dans une rubrique qui alliait culture, littérature et sport, « genre qui s'est éteint avec lui ».

Quand on demande à Chantérac : que faut-il lire de Blondin ? Il répond – et il a absolument raison : « *pour commencer, je conseillerais Monsieur Jadis. Ce roman autobiographique qui commence ainsi : longtemps j'ai cru que je m'appelais Blondin. Mon nom véritable est Jadis* ». Ensuite il invite à lire *Certificat d'études*. Et il a encore raison. Il évoque en troisième position *Un malin plaisir*, son journal très irrégulièrement tenu, de 1963 à 1978. Il passe aux chroniques sportives (bof !), et s'attaque enfin à ses romans, en commençant par *Un singe en hiver*. Bien vu !

Parmi les *aficionados* des quatre mousquetaires, qui forment les « Hussards », chacun a son classement. Pour moi, c'est Laurent, puis Déon. Pour Alain Sanders, j'imagine que c'est Nimier (Sanders porte le pseudonyme d'un héros de Nimier, pour ceux qui ne le sauraient pas). Pour Chantérac et pour beaucoup d'autres, c'est donc Blondin. Un choix qui se défend. Et que défend bien ce petit livre fort plaisant, et à sélectionner absolument parmi ses lectures de printemps.

Une étrangeté, que je voudrais signaler aux lecteurs : la photo de couverture du livre est une excellente photo de Louis Monier, le photographe des écrivains. Elle représente Blondin en train de dédicacer l'un de ces livres. Par un étrange mimétisme – celui qui fait que les chiens se mettent à ressembler à leur maîtres (ou l'inverse) –, on croirait que la photo représente Chantérac lui-même en train d'écrire !

Quand on le lui fait remarquer, Chantérac se contente, modestement, de dire : « *Blondin était beau* ». Mais n'est-ce pas le plus extraordinaire hommage que l'on puisse rendre à un homme que l'on admire que de se mettre à lui ressembler, y compris physiquement ? Sur ce plan aussi, Chantérac est très fort !

Francis Bergeron

L'Opinion Indépendante diffusée dans le *Sud-Ouest*, juin 2016

Le Toulousain Alain de Chantérac vient de publier *Antoine Blondin, un paladin ou XXe siècle*, le fruit de longues années de recherches et de passion, Entretien.

– Comment avez-vous découvert Antoine Blondin ?

– Le 22 juin 1970 – c'était un lundi, j'avais 12 ans – j'ai acheté mon premier numéro du journal *L'Equipe*. Je découvre, quelques jours après, au moment du tour de France, les chroniques d'Antoine Blondin. Je deviens un lecteur passionné. Puis, par hasard, en août 1977, je suis embauché dans le cadre d'un travail d'étudiant à la librairie Clavreuil. Le bras droit du patron, Claude Courtet, est un ami de Blondin, qu'il voit midi et soir dans un bar *Chez Jujy*. Il me le présente en mars 1978. Tout est parti de là.

– Jacques Laurent évoquait à propos des *Enfants du bon dieu* « l'invention d'une tristesse nouvelle ». Derrière les jeux de mots, les calembours et le goût des forces, il y a effectivement une mélancolie très singulière dans ses écrits...

– Cette mélancolie commence chez lui à son retour du STO après la Seconde Guerre. Des témoins m'ont confié qu'il n'avait plus cette étincelle dans les yeux. Il s'est passé quelque chose là-bas. Ensuite, cette mélancolie se poursuit avec la mort de certains de ses plus chers amis dont Roger Nimier et Guy Boniface.

– Vous citez *Certificats d'études* – recueils de textes sur les écrivains – parmi ses livres importants. On oublie souvent qu'il était aussi un très fin critique littéraire, notamment quand il évoquait les classiques.

Il a notamment fait beaucoup de critiques littéraires dans *France Soir*. Quant à *Certificats d'études*, il rassemble des sortes de biographies condensées qui sont remarquables. Le texte sur Verlaine et Rimbaud est exceptionnel, celui sur Baudelaire aussi. J'aime tellement ce livre que j'ai acheté aux enchères l'exemplaire de Michel Audiard.

– La version cinématographique d'*Un singe en hiver* est devenue un classique au point d'occulter le roman. Quelles sont les qualités et les limites du film selon vous ? Ne vaut-il pas mieux lire le roman avant de voir le film ?

– Le film est en quelque sorte la mise en musique du roman par Michel Audiard. Il y avait toutes les bases d'un bon scénario et le dialoguiste a fait un chef-d'œuvre. Je pense que le livre et le film se complètent. Blondin avait eu une phrase extraordinaire : « Pour la première fois, un livre a trahi le film. »

– Pierre Boutang, qui fût l'un de ses amis, confiait : « Il était engagé dans une sorte de désespoir dont il ne pouvait se tirer que par une frivolité shakespearienne, bouffonne, un mode de vie plein de contradictions, celui qu'il a gardé jusqu'à la fin. Alors j'ai fui. » Michel Déon disait sensiblement la même chose à propos du *Blondin des dernières années*. Malgré la mythologie blondinienne autour de l'ivrognerie, il y a eu chez lui une déchéance assez pathétique...

– C'était une sorte de lent suicide. D'ailleurs, son père s'était suicidé. Puis, il y a eu les morts, que l'on évoquait, de Nimier et de Boniface. Le premier était un frère pour Blondin, le second presque un fils. L'alcool a pris le dessus. L'angoisse de la page blanche a dû jouer aussi. Il disait boire pour donner des couleurs à la vie. En outre, l'alcool était très présent chez les gens de son entourage. Certains comme Déon et Kléber Haedens, ont fui Paris pour échapper à ce tourbillon. Par ailleurs, ce qui est frappant c'est que Blondin ne mêlait pas les milieux dans lesquels il évoluait : le milieu

au rugby, du vélo et de la littérature. Par ailleurs, il ne fréquentait que « le haut du panier » : Anquetil dans le cyclisme, les frères Boniface dans le rugby, Morand ou Kléber Haedens dans la littérature.

– **Certains regrettent qu’il n’ait pas écrit plus de romans après *Monsieur Jadis* en 1970, mais l’œuvre ne se suffit-elle pas déjà ainsi ?**

– Il disait : « Je suis resté mince, mon œuvre aussi. » Je pense qu’il y a un ensemble très cohérent : les romans, les nouvelles et puis il a créé le genre de la chronique cycliste et sportive. Madame de Sévigné a écrit moins que Blondin, on s’en souvient pourtant. Alors que tant d’écrivains qui ont énormément écrit sont oubliés. Blondin, lui, n’est pas oublié et il n’a pas connu depuis sa mort de « purgatoire »

– **Antoine Blondin possédait un style inimitable, mais voyez-vous cependant des héritiers dans le paysage littéraire ou journalistique aujourd’hui ?**

– Patrick Besson n’est pas loin avec ses chroniques du *Point*, mais il n’a pas la profondeur de Blondin. A mes yeux, il est l’un des grands prosateurs du XXe siècle. Il y a Proust, Céline et Blondin même si la plupart des gens ne le situent pas au rand des deux premiers.

Christian Authier

Les Echos, <http://www.lesechos.fr/week-end/culture/livres/0211083684372-antoine-blondin-la-legende-des-cycles-2011376.php>, 1^{er} juillet 2016

Antoine Blondin, la légende des cycles

Sans lui, la mythologie du Tour de France, dont l’édition 2016 s’élance ce samedi, ne serait pas tout à fait la même... L’écrivain-journaliste qui hissa la chronique cycliste au rang de bijou littéraire a disparu il y a vingt-cinq ans. La nostalgie demeure.

Il avait un faible pour le jaune. Le pastis 51, qu’il commandait toujours double en réclamant un « 102 ». Le maillot du Tour de France, dont il a suivi 27 éditions pour le journal *L’Équipe* à l’arrière de la première voiture de presse, la mythique voiture « 101 ». Antoine Blondin est mort il y a tout juste vingt-cinq ans dans son refuge de Saint-Germain-des-Prés. Mais chaque fois que la grande boucle s’élance, le parfum de ses chroniques remonte à la surface. Et avec lui l’envie de se plonger une nouvelle fois dans le roman du Tour, « *la légende des cycles* » selon la formule blondinienne. On en ressort toujours les mains pleines de souvenirs de Bobet, Anquetil ou Hinault, et l’esprit charmé par ce style inimitable, ce mélange de gouaille et de culture, ce genre littéraire qui semble hésiter entre chroniques sociologiques, journal intime et roman épique, qui s’est sans doute éteint avec lui.

« *Il n’y a guère d’ambition plus exaltante chez quelqu’un d’attentif à l’expression imprimée de la pensée que d’écrire lui-même, un beau jour, dans le journal qu’il lit* », disait Blondin. Alors quand Jacques Goddet, le grand patron de la rédaction de *L’Équipe*, lui propose pour la première fois en 1954 de suivre quatre étapes du Tour de France, il ne se fait pas prier. C’est dans cet exercice que le « hussard », auteur de sept romans plus ou moins aboutis, dévoile tous ses talents d’écrivain. Sa prose est précise et légère, souvent virtuose, son invention verbale permanente. Génial manieur de mots, il reste à jamais le maître des titres clins d’œil : « *Au diable la varice* », « *L’Eddy de Nantes* », « *Le Soulor de la peur* »... « *Il avait la plume faite au Tour* », comme le dit joliment son biographe Alain Cresciucci. Elle est parfois mordante, un brin provocatrice. Mais l’information est toujours impeccable, l’émotion propre au spectacle sportif finement perçue. Son sens de l’observation lui fait sentir la vérité et la tension de la course... Il la fait vivre de

l'intérieur, dans ses exploits les plus retentissants comme dans ses tranches de vie inattendues. Il entre en sympathie avec les coureurs, exalte aussi bien les héros que les sans-grade. Glorifie un jour le maillot jaune et, le lendemain, s'attarde sur les mérites d'un vingtième du classement. Ou imagine le monologue intérieur de la lanterne rouge lancée dans une étape solitaire. « *Une fois bien établi à L'Équipe, Antoine va développer en toute liberté ses réflexions vagabondes, semées au petit bonheur d'articles qui constitueront un véritable essai de philosophie du sport* », résume Alain Cresciucci (1).

Le portrait d'une France rêvée

Ce qui frappe avant tout, c'est le merveilleux bonheur d'écriture de ces chroniques. L'exercice convient parfaitement à sa tournure d'esprit : Blondin commente l'événement selon son humeur, tantôt en éditorialiste, tantôt en essayiste ou même en diariste. Il pratique le mélange des genres avec naturel. Fait cohabiter la citation littéraire avec le calembour, son côté bon élève avec son bel esprit de comptoir. « *Le temps perdu et les tours perdus* », dixit son ami et confrère Jacques Augendre (2). Il n'a pas son pareil pour saisir l'atmosphère de la course. Il a le talent de donner de l'envergure aux détails humains et stratégiques qu'il rend essentiels. Mais ses chroniques vont bien au-delà de l'exploit sportif. Elles recomposent la France rêvée de l'écrivain, restituent son univers mental et imaginaire. Blondin parsème ses papiers de références scolaires (l'histoire de France est omniprésente), culturelles (on y trouve des films de Jacques Tati) ou littéraires (avec des réminiscences de Baudelaire ou Courteline). Il excelle dans les pastiches de Villon, Hugo ou Péguy. Pour évoquer une rumeur de dopage, il emprunte la plume de Madame de Sévigné qui raconte dans une lettre à sa fille « *l'affaire des poisons* ».

Au fil des pages, Antoine livre des pépites autobiographiques, parfois légèrement dissimulées. Il parle du cyclisme autant qu'il parle de lui : « *Ma mélancolie s'apparente à celle de l'enfant qui pointe un doigt vers le manège pour réclamer "Encore un tour" !* » Gamin, Blondin collectionnait les photos de champions, passait ses après-midi à attendre au café les résultats du jour. Sa toute première chronique en 1954 – titrée « *Du pin et des jeux* » après une étape dans les Landes – commence par ces mots : « *Prendre le Tour de France en marche, c'est pénétrer dans une famille avec des gaucheries de fils adoptif, des réticences d'enfant de l'amour tard reconnu. Tout un rituel s'est instauré sans vous, dont on vous livre patiemment les clés. Vous apprenez à mettre des noms sur des visages, et ce sont les suiveurs... Des visages sur des numéros, et ce sont les coureurs...* » Les rédacteurs en chef de *L'Équipe* lui laissaient la plus grande liberté dans le choix de ses sujets. Mais ils s'appliquaient à veiller sur lui, un peu inquiets de son caractère imprévisible et de son goût pour les cuites entre amis. Un jour à Bordeaux, alors que le gardien de nuit de son hôtel avait refusé de les fournir, lui et ses acolytes, en boissons alcoolisées, Blondin avala le contenu de son encrier et le recracha sur le papier peint et la moquette de sa chambre. Il promit immédiatement de réparer sa faute : « *Maintenant, je vais pouvoir pisser de la copie...* »

La bande de la voiture 101

Le Tour est ainsi devenu le terrain privilégié des frasques blondiniennes. Il était taillé pour lui, combinant les agréments du dépaysement et ceux de l'habitude. Pour rien au monde, Antoine n'aurait manqué ses retrouvailles avec les coureurs (il rata une seule édition). Avec le peloton, l'affection était réciproque. Il fut proche de quelques champions : les frères Jean et Louison Bobet, Jacques Anquetil, Raphaël Geminiani, Eddy Merckx ou Raymond Poulidor qui, le voyant arriver, criait aux autres coureurs de s'écarter pour laisser passer « *Monsieur Blondin* ». Mais il aimait aussi les moins illustres, qu'il savait tirer de l'ombre vers la lumière. « *Un papier de Blondin, c'était l'assurance de bons contrats dans les critères d'après-Tour* », se souvient Alain de Chantérac (3). Il ne

portait jamais de jugement moral – sa chronique qui suivit la mort de l'anglais Simpson sur le mont Ventoux, sans doute pour avoir abusé de produits illicites, est un modèle du genre. Ses papiers sont l'occasion d'exprimer la fascination qu'exercent sur lui les coureurs, ces êtres si humains. De méditer sur la place du champion dans l'équipe, de l'individu dans la collectivité. Ce que Blondin admire le plus dans ce sport, ce n'est pas forcément la difficulté, la technique ou la performance, c'est aussi la faculté « *de donner des filles aux célibataires, des frères au fils unique, des pères spirituels aux orphelins* ».

Il se créa autour d'Antoine un véritable cercle d'amis dont la voiture 101 est demeurée le phalanstère. Un lieu privilégié de bonheur où les passagers s'amusaient comme des gosses. Au volant, le pilote Jean Farges. À sa droite, le journaliste Pierre Chany, qui analysait le déroulement de l'étape. Derrière, Michel Clare, à l'affût d'un reportage « humain ». Et donc Blondin, qui polissait sa chronique sur un cahier d'écolier. Tout au long de l'étape, il notait bons mots et réflexions spontanées, les détails piquants de la course ou du paysage. Plus la fin d'étape approchait, plus son malaise grandissait. Car la perspective de devoir rendre la copie le rendait physiquement malade - il pouvait en vomir. À l'arrivée, les journalistes disposaient de moins de deux heures avant le passage du grouillot qui portait les textes au téléscripteur. Et Antoine mettait un point d'honneur à rendre son papier sans aucune rature, de sa belle écriture calligraphiée, presque enfantine. Il n'hésitait pas à tout recommencer si, à ses yeux, ce n'était pas parfait.

Blondin, qui avait tant de mal à rendre ses romans à son éditeur, a peut-être trouvé là la façon de travailler qui lui convenait le mieux. Ses chroniques paraissent couler de source, comme improvisées. Ce n'est qu'une impression. « *Son aisance était le produit d'une souveraine exigence, d'un effort qui se métamorphosait en vif-argent* », expliquait son grand ami Roger Nimier, autre « hussard ». Antoine n'a jamais considéré cette activité comme un métier ou une source de revenus, mais comme la rencontre avec une société aimable à son cœur. Plus qu'une résidence d'été, une maison principale. Le retour à Paris était toujours synonyme de grande tristesse, de déchirement. Le clown triste se réfugiait dans les bistrotts, distribuant à la volée l'argent de ses piges. De ces 27 Tours, plus de 100 000 km parcourus, l'équivalent de deux années passées sur les routes, il reste 524 chroniques où affleurent à la fois le retour à l'enfance, la nostalgie du temps qui passe, le grand motif d'une France harmonieuse... Blondin le reconnaissait lui-même : « *La mélancolie n'est pas une vertu. À mes yeux, du moins, elle constitue un charme.* »

Guillaume Maujean

(1) *Antoine Blondin*, par Alain Cresciucci, Gallimard, NRF Biographies. (2) *Blondin*, par Jean Cormier et Symbad de Lassus, éditions du Rocher. (3) *Antoine Blondin, un paladin au XXe siècle*, par Alain de Chantérac, Atelier Fol'Fer.

Mémoires d'Empire, n° 64, juillet-août-septembre 2016

L'auteur, ami d'Antoine Blondin, nous le raconte sans fioriture, tel qu'il était, alcoolique attachant et drôle, généreux, toujours fauché, poursuivi par les huissiers et le fisc. Sa carrière de journaliste, écrivain, pamphlétaire depuis *La Dernière Lanterne* – huit numéros distribués sous le manteau et introuvables aujourd'hui – en passant par *Rivarol* où, durant deux ans il fut critique littéraire et chroniqueur sportif, jusqu'à sa longue collaboration avec le journal *L'Équipe* où il put s'adonner à sa passion pour le rugby et surtout pour le cyclisme et le Tour de France qu'il couvrit durant trente années.

Nous le retrouvons avec, bien sûr, ses amis à l'immense talent : Roger Nimier, Jacques

Laurent, Michel Déon, appelés par Bernard Franck le club des « Hussards », club qui n'a jamais existé et dont l'appellation, à l'époque de l'après-guerre, tendait à les définir comme des « écrivains fascistes ». Au moment de la guerre d'Algérie ils défendront avec force et engagement la cause de l'Algérie française.

Antoine Blondin fut un homme de droite, détesté par la gauche « *intellectuelle* » (un jour il giflera Sartre), pour sa propension à boire un peu trop, mais reconnu par les critiques comme un écrivain de génie. Grand Prix de l'Académie Française pour l'ensemble de son œuvre, Prix Interallié pour *Un Singe en hiver*.

Le Bulletin célinien, n° 387, juillet-août 2016

Antoine Blondin, paladin au XXe siècle

Tel est le titre d'un livre, fraternel et cordial, sur celui dont les romans (et les nouvelles) devraient figurer dans la Pléiade depuis belle lurette. Il ne s'agit pas d'une biographie (celle d'Alain Cresciucci s'imposera longtemps) mais, comme le précise un autre Alain (de Chantérac), « d'un voyage au bout de l'amitié commencé il y a plus de trente ans ». Et de recueillir les témoignages de ceux qui l'ont aimé et apprécié : écrivains, journalistes, comédiens et sportifs. Si Blondin était un personnage pittoresque, c'était avant tout un écrivain dont l'œuvre est appelée à rester. S'il fallait s'en persuader, l'auteur nous invite à relire, par exemple, la splendide ouverture des *Enfants du bon Dieu* (1952) : « Là où nous habitons, les avenues sont profondes et calmes comme des allées de cimetière. Les chemins qui conduisent de l'École militaire aux Invalides semblent s'ouvrir sur des fêtes nationales. Un trottoir à l'ombre, l'autre au soleil, ils s'en vont entre leurs platanes pétrifiés, devant deux rangées de façades contenues, sans une boutique, sans un cri. Mais une anxiété frémissante peuple l'air : c'est l'appréhension du son des cloches. Le ciel vole bas sur mon quartier prématurément vieilli. Et je n'ai que trente ans et le sang jeune. »

Dans sa biographie de Céline, François Gibault révèle que Céline avait apprécié l'humour et la désinvolture de L'Europe buissonnière, sans doute son roman le plus attachant. Amené à Meudon par Roger Nimier, le jeune auteur aurait récolté ce compliment mi-figue mi-raisin : « Ah ! C'est toi le petit Blondin ? Tes livres sont si aériens, si légers, que quand ils me tombent des mains, ils ne me font pas mal aux pieds. » Blondin, lui, éprouvait une vive admiration pour l'auteur de *Mort à crédit*. Dans le questionnaire de Proust (reproduit à la fin du livre), il le cite parmi ses auteurs favoris avec Dickens, Dumas et Cervantès. En 1974, lorsque Céline fait sa réapparition dans la Pléiade avec ses trois derniers romans, Blondin constate : « Ainsi rassemblés, ils constituent une trilogie parfaitement cohérente où la célèbre petite musique de ce Wagner du quotidien trouve des accents exaltés pour colorer le Crépuscule des Hommes. (...) Au fil de sa parution, cette trilogie marqua pour beaucoup de lecteurs la résurrection d'un Céline considéré comme l'un des plus grands romanciers de ce siècle. Dans sa continuité, elle nous confirme l'unité d'une œuvre amorcée en fanfare par *Voyage au bout de la nuit* dans le bouleversement de 1914 et achevée par Rigodon dans le fracas de 1945. Elle pourrait s'intituler : *D'une guerre à l'autre*. » (*France-Soir*, 31 mai 1974).

Lorsque Blondin apprend le 5 juillet 1961 la mort de Céline, il se trouve à Antibes et suit, sous un soleil de plomb, la 11e étape du Tour de France. Sa chronique du journal *L'Équipe* lui est entièrement consacrée : « Céline s'est éteint à Meudon, sur la route des Gardes, au milieu de cette côte, qui est à la fois le calvaire et le paradis des cyclistes. Mais je crois qu'ils s'ignoraient mutuellement. Il avait possédé jadis, quand il était le médecin des pauvres, une monstrueuse motocyclette à laquelle il tenait beaucoup. Ses ennemis y avaient mis le feu, comme on brûle une effigie, en l'occurrence celle du dénuement et du

dévouement. Car il pratiquait le sport *dangereux qui consiste à aimer les hommes sans le leur dire.* » (*L'Équipe*, 6 juillet 1961).

Ceux qui aiment Blondin liront ce livre qui nous le restitue tel qu'il était : superbement doué, chaleureux, caustique et si fragile.

M. L.
